

“J’attends encore un dénouement heureux pour ma fille et tous ceux qui sont dans une situation similaire. Ces enfants n’ont rien fait de mal ! Ils ont été arrêtés pour avoir réclamé haut et fort ce dont nous avons toujours rêvé : une Syrie libre et un peuple syrien libre.”

Um Ahmad, Al-Midan

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Un rêve d’une Syrie libre

Je m’appelle Um Ahmad. Pourtant, je n’ai pas de fils nommé Ahmad : Dieu ne m’a pas fait la grâce de me donner des garçons. Mais j’ai deux filles qui valent plus que cent garçons.

Mon aînée, qui a intégré une école d’infirmières, refusait de porter le voile. Avant de décéder, son père plaisantait avec elle à ce sujet, disant que c’était une honte et qu’elle devrait se couvrir la tête, ce à quoi elle répondait : « On ne doit avoir honte que des actes honteux, père. » Son père était ouvert d’esprit, contrairement aux autres membres de sa famille, qui nous boycottaient parce que nos filles ne portaient pas le voile.

Au début de la révolution, ma fille a changé. Elle s’est mise à sortir, bien habillée, entièrement maquillée.

Croyant qu’elle était amoureuse, je ne m’en suis pas mêlée. Elle passait beaucoup de temps dans sa chambre avec sa sœur, discutant à voix basse de choses que je ne comprenais pas. Lorsqu’elle sortait, elle prenait une pochette plutôt qu’un sac. Ensuite, des amis de Soueïda et de la côte ont commencé à lui rendre visite.

Lorsque les manifestations sont arrivées à notre quartier, je n’ai pas empêché mes enfants d’y participer, car la liberté se paie cher et il fallait que la répression que nous subissions depuis 40 ans cesse. De quoi ces jeunes de Deraa sont-ils les coupables ? Quels actes ont bien pu commettre ces jeunes hommes et ces jeunes femmes qui meurent ou sont emprisonnés ?

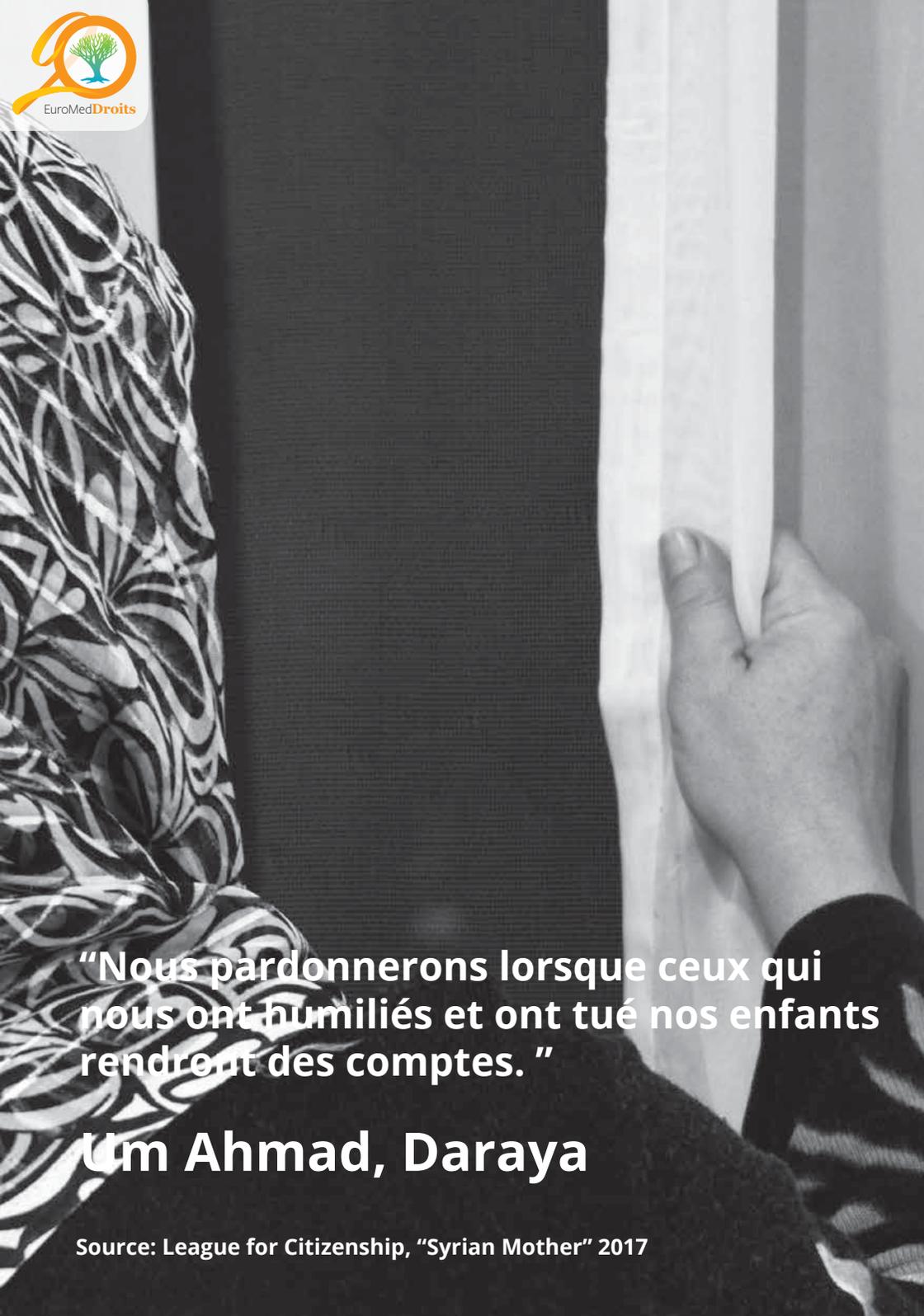
Un jour, j’ai demandé à mes filles ce qu’il se passait et l’aînée m’a expliqué qu’elles achetaient des médicaments pour les faire passer aux manifestants clandestinement. Le maquillage servait à faciliter le passage des postes de contrôle : les soldats ne soupçonnaient pas les filles maquillées. Nous avons beaucoup ri ce jour-là. Mais la peur a commencé à me ronger.

Le lendemain, ma plus jeune fille est rentrée avec un avocat en m’expliquant que sa sœur avait été arrêtée au travail. L’avocat a bien tenté de me rassurer, mais comment rassurer le cœur d’une mère ? Voilà désormais trois ans qu’elle est détenue. J’ai approché tous les services de sécurité. J’ai versé de nombreux pots-de-vin. Sans succès. La famille de mon mari s’est mise à faire pression sur lui pour qu’il marie la plus jeune. Pour éviter qu’elle soit couverte de honte comme sa sœur, disaient-ils. Je leur ai répondu que la prison n’a rien de honteux. Ma fille en sortira la tête haute.

J’attends encore un dénouement heureux pour ma fille et tous ceux qui sont dans une situation similaire : ils doivent retrouver leur mère. Ces enfants n’ont rien fait de mal ! Ils ont été arrêtés pour avoir réclamé haut et fort ce dont nous avons toujours rêvé : une Syrie libre et un peuple syrien libre.

Bientôt, lorsque la guerre prendra fin, nous rentrerons et nous bâtirons notre pays tous ensemble : sunnites, druzes, chrétiens, alaouites et kurdes.

Nous sommes tous syriens : il est de notre devoir de protéger la Syrie et d’œuvrer à sa reconstruction.



“Nous pardonnerons lorsque ceux qui nous ont humiliés et ont tué nos enfants rendront des comptes.”

Um Ahmad, Daraya

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Nous ne savons rien

Avant la révolution, nous menions une vie paisible à Daraya. Mon fils avait une maison et une voiture, nous ne manquions de rien. La situation des enfants de Deraa nous a alarmés lorsque nous en avons été informés. Nos enfants se sont mis à protester et comme toutes les mères, j’avais peur pour eux, même s’ils manifestaient pour notre dignité.

Un jour, les forces de sécurité ont arrêté mon premier fils et l’ont torturé à mort quelques jours plus tard. Jamais je n’aurais pu imaginer qu’ils traiteraient des manifestants pacifiques avec tant de cruauté et de brutalité.

Mon deuxième fils a été arrêté devant la maison et il nous a fallu trois ans pour savoir ce qu’il était advenu de lui. Je suis maintenant autorisée à lui rendre visite tous les deux mois, mais pendant cinq minutes seulement, derrière d’épais barreaux.

Il y a deux ans, un groupe d’hommes de la sécurité ont fait irruption dans notre maison. Ils m’ont battue, ainsi que mon mari, ont fouillé toutes les pièces et ont emporté tous nos objets de valeur : or, argent et téléphones portables. Après l’avoir battu, ils ont également arrêté mon troisième fils en me disant qu’il reviendrait deux heures plus tard. Deux ans plus tard, je ne sais toujours pas où il se trouve. Est-il en vie ? Est-il mort ? Nous ne savons rien, rien du tout !

J’ai encore espoir que la révolution finira par triompher. Ce n’est qu’alors que la colère et la haine quitteront le cœur des Syriens. Nous pardonnerons lorsque ceux qui nous ont humiliés et ont tué nos enfants rendront des comptes. Mon cœur n’est pas animé par une soif de vengeance. J’espère simplement qu’à l’avenir, la Syrie vivra dans la dignité, dans la paix, et que les Syriens seront traités comme des êtres humains.



“Je veux vivre en paix en Syrie. Ceux qui nous ont quittés sont partis pour toujours, mais laissez-nous vivre heureux avec les survivants.”

Um Faisal, Raqqa

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Laissez-nous vivre heureux avec les survivants

Mon identité ou mon nom ont-ils vraiment une importance ? Je suis une mère qui a perdu son fils, comme toutes les autres mères endeuillées de Syrie.

Appelez-moi comme vous le voulez, je souhaite avant tout raconter mon histoire à qui veut bien l’entendre et est en mesure d’agir pour protéger les survivants.

J’ai trois enfants. Lorsque mon mari est mort, il y a 10 ans, j’ai dû travailler pour gagner ma vie. J’ai travaillé comme assistante à l’école secondaire où mes fils étudiaient. Je craignais que mon fils aîné, Faisal, ait honte de mon travail, mais lors de mon premier jour de travail, il m’a surpris en m’organisant une petite fête de bienvenue avec ses amis. Il était féru d’art et malgré ses études en ingénierie civile, il n’a jamais abandonné sa passion. Au moment où la révolution a commencé, il était en quatrième année d’université. Il dessinait les banderoles qui allaient ensuite être utilisées dans les manifestations.

À la- mi2013, Daech a pris le contrôle de Raqqa et nous craignons ne plus jamais pouvoir fuir.

Mon fils s’est procuré un camion qui nous a emmenés en lieu sûr, mes deux autres enfants et moi. Faisal a quant à lui décidé d’aller en Turquie pour rejoindre l’Europe par la mer avec un groupe d’amis.

Le jour du départ, alors que nous embarquions dans le camion, Faisal a dit : « Si je coule en mer, tu n’auras pas besoin de m’enterrer, tu me retrouveras dans des boîtes de thon. » Cette plaisanterie m’a rendue furieuse et je me suis mise à pleurer.

Il est resté plusieurs mois en Turquie, le temps de rassembler la somme demandée par les passeurs. Un jour, il m’a appelée pour me dire qu’il partait et qu’il me contacterait une fois arrivé en lieu sûr.

J’ai attendu son appel pendant des jours entiers, en vain. Au lieu de cela, un de ses amis m’a appelée pour m’annoncer que le bateau avait coulé et que mon fils n’avait pas survécu.

Je ne pouvais pas le croire, j’espérais qu’il se trompe. Peut-être que mon fils avait été sauvé par quelqu’un, peut-être qu’il n’avait pas la possibilité de m’appeler, peut-être que... Je cherchais toutes les excuses pour me convaincre qu’il était encore en vie.

Récemment, ma fille a donné naissance à une petite fille qui a redonné une lueur d’espoir à notre vie.

Je veux vivre en paix en Syrie. Ceux qui nous ont quittés sont partis pour toujours, mais laissez-nous vivre heureux avec les survivants.



“Je ne suis pas sûre d’avoir un jour la force de pardonner. Comment puis-je pardonner ceux qui ont tué mon mari, affamé mes enfants et nous ont contraints à fuir ? ”

Um Hasan, Arbayn/Sweidah

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Voici notre histoire

J’ai quitté ma maison de Ghouta en 2013. Jusque-là, ma famille et moi vivions heureux dans une maison confortable et, grâce à Dieu, nous ne manquions de rien. Mon mari travaillait dans le commerce. Nous possédions des terrains et des maisons. Soudain, il n’y a plus eu de travail. Nous avons épuisé toutes nos économies. Les prix ayant explosé, mon mari a décidé de travailler comme chauffeur pour que nous puissions joindre les deux bouts. J’étais rongée par la peur, car à l’époque, il était très risqué de quitter sa maison : on pouvait être emprisonné ou frappé par les bombes du régime. Le premier voyage s’est effectué sans encombre, mais la deuxième fois, mon mari n’est jamais revenu.

Les gens protestaient contre le régime, mais ce n’a jamais été le cas de mon mari, car il tenait à nous et savait que si quelque chose devait lui arriver, nous ne pourrions plus nous en sortir. Sept mois plus tard, un de ses proches a été libéré de prison et m’a informée que mon mari était mort sous la torture. Sans lui, notre situation est devenue très difficile. Comme nous n’avions rien à manger, j’ai décidé de quitter Ghouta avec mes enfants. Nous sommes restés un certain temps à Adra, mais sans nourriture et sans médicaments, la situation ne faisait qu’empirer. Nous avons alors décidé de nous rendre à Soueïda.

Nous y avons loué une maison et mon fils aîné a trouvé du travail dans un restaurant, mais à force de faire de longues heures et de porter des objets lourds, il a commencé à souffrir de douleurs dans le dos. À l’occasion du ramadan, j’ai reçu de l’argent et j’en ai emprunté davantage afin de l’envoyer chez son oncle en Turquie pour qu’il puisse être soigné. Ma fille et moi avons commencé à travailler dans la couture et la broderie. Ma santé est très fragile, mais il faut bien que je travaille pour payer le loyer et nourrir mes enfants. S’ils tombent malades, je n’ai même pas les moyens de les emmener chez le médecin. Voilà notre situation.

Je ne suis pas sûre d’avoir un jour la force de pardonner. Comment puis-je pardonner ceux qui ont tué mon mari, affamé mes enfants et nous ont contraints à fuir ? Un jour, il faudra bien que les gens se rassemblent pour redresser ce pays main dans la main, mais cela prendra beaucoup de temps.

Lorsque nous avons quitté notre maison, nous nous demandions si nous reviendrions un jour. Aujourd’hui, après deux ans et demi de déplacements, je me demande si nous ne subissons pas le même sort que les Palestiniens !

“La Syrie est une mère qui chaque jour perd ses enfants”

Um Jafar, Lattakia

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Pourquoi ?

Je suis originaire de la zone rurale de Lattaquié. Mon mari est illettré et travaille dans le bâtiment. J’ai étudié jusqu’à l’école secondaire. J’aimais beaucoup l’école et les sciences et aujourd’hui encore, je lis les magazines et les livres de mes enfants. J’ai travaillé dur pour permettre à mes enfants de suivre des études convenables. Jaafar est le seul à être allé à l’université et j’en suis fière.

Il est tombé amoureux d’une fille sunnite d’Alep et l’a demandée en mariage. Comme je lui avais promis, ils ont eu droit au plus beau des mariages une fois leur diplôme en poche.

Fin 2011, il est parti effectuer son service militaire. Il avait l’intention de poursuivre ses études supérieures en vue d’entamer un doctorat dès son retour. Malheureusement, il a été retenu sur place une fois le service terminé. L’escalade de la violence et les effusions de sang ont commencé à l’inquiéter. Il se tenait informé des événements concernant la révolution et condamnait les violences : « Un changement est nécessaire et il faut que la situation du pays s’améliore, mais sans faire couler le sang. »

Un jour, l’un de ses amis a été arrêté et est mort sous la torture. Jaafar s’est mis à pleurer comme un enfant. Le nombre croissant de martyrs ne faisaient qu’amplifier sa tristesse et sa colère.

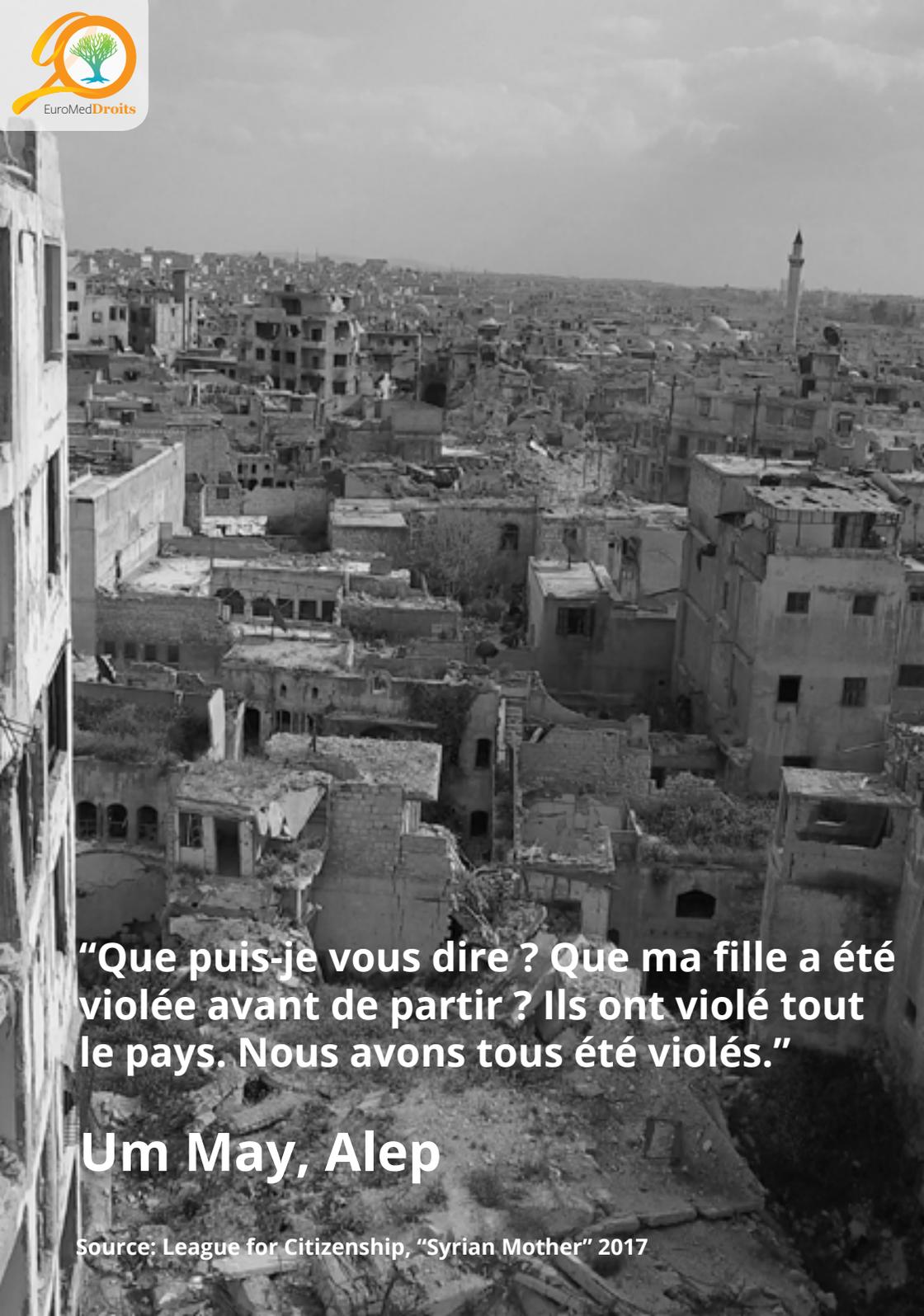
Pendant sa dernière permission, il avait l’air pâle et faible. Son sourire s’était éteint, il semblait affecté. Nous avons tous pleuré à son départ. Nous sommes restés sans nouvelles de lui pendant des semaines. Plus tard, un officier de sa section s’est présenté et s’est entretenu seul à seul avec mon mari. Alors que je servais le café, j’ai pu entendre mon mari hurler et jurer : « Pauvre créature, qu’avez-vous fait de lui ? Où est-il ? » Lorsqu’il m’a vue trembler, il s’est saisi du plateau de café, m’a fait asseoir et m’a dit : « Tu es une femme de foi, et c’est la volonté de Dieu. »

À ce moment-là, je me suis sentie paralysée et ma colère était plus grande que ma tristesse. Pourquoi ? Pourquoi mon fils a-t-il sacrifié sa vie ? Pourquoi son épouse doit-elle souffrir ? Personne ne peut donner une réponse sensée ?

J’implore Dieu de mettre fin à cette tragédie, car nous sommes à bout. Nos yeux sont fatigués de pleurer, et j’espère de tout cœur que ce cauchemar prendra fin au nom de toutes les mères meurtries qui ont perdu leurs enfants, leur mari et leur maison.

Cela ne me rend pas heureuse d’être désormais une « mère de martyr ». Comme toutes les mères syriennes, j’aurais préféré qu’ils restent en vie, lui et ses amis. Nous voulons la paix et souhaitons que tous les jeunes hommes rentrent chez eux auprès de leurs proches.

La Syrie est une mère qui chaque jour perd ses enfants.



“Que puis-je vous dire ? Que ma fille a été violée avant de partir ? Ils ont violé tout le pays. Nous avons tous été violés.”

Um May, Alep

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Que puis-je vous dire ?

Que puis-je vous dire ? Que ma fille a été violée avant de partir ? Ils ont violé tout le pays. Nous avons tous été violés.

Ma fille n’a pas été blessée, elle est toujours belle, elle se rétablit et son moral est meilleur que jamais. Je remercie Dieu d’avoir préservé sa personnalité, pleine de vie et d’espoir. Il lui arrive de fondre en larmes. Elle dit alors : « Je ne pleure pas sur mon sort, car beaucoup d’autres filles comme moi ont été torturées et attaquées. Je pleure pour mon pays... pour le sourire qu’ils nous ont volé et qui a disparu de ton regard. »

Nous vivions à Alep, où ma fille allait à l’université. Elle a rejoint les rangs des manifestations lorsqu’elles ont commencé. Comme les services de sécurité se sont mis à arrêter des protestataires, ma fille s’est cachée chez des membres de la famille et a cessé d’aller à l’université. Quelques jours après son retour, un groupe d’hommes à moitié masqués l’ont emmenée de force. J’ai appelé mon mari, mais l’employé de son magasin m’a expliqué qu’ils venaient de l’arrêter. Ma fille et son père ont été enlevés en une heure de temps.

Six mois se sont écoulés sans la moindre nouvelle de ma fille. Puis un jour, une voiture s’est arrêtée devant notre immeuble et elle en est sortie, une jambe cassée. Elle est tombée sur le trottoir et ne parvenait pas à atteindre la porte d’entrée. Les voisins se sont alors précipités pour l’aider. Nous étions heureux et avons pleuré à chaudes larmes, mais elle gardait le silence. Elle n’a pas dit un mot pendant deux mois ; sa voix me manquait. Elle s’adressait uniquement – et en chuchotant – à la mère de l’une de ses amies morte sous la torture.

Nous avons décidé de partir pour la Turquie, mais le jour du départ, elle a ouvert la bouche et m’a dit : « Maman, je ne veux pas partir. Je vais bien et nous avons encore du travail à accomplir. »

Lorsqu’elle a prononcé ces paroles, j’ai éprouvé le même sentiment que lorsqu’elle a dit « maman » pour la première fois, toute petite. J’ai reporté le départ provisoirement, mais la situation s’est dégradée à tel point que nous sommes finalement partis en Turquie.

Nous sommes en sécurité à présent, et ma fille s’est rétablie. Elle parle, elle rit, et elle est impatiente de retourner en Syrie. Elle a changé de nom: ses amis l’appellent désormais « Syrie »... La Syrie, ce pays violé qui s’est redressé encore plus fort qu’avant. Espérons que la situation sera meilleure que par le passé.

Mon cœur ne brûle pas de haine : il vibre d’espoir. La Syrie est tout pour moi, c’est mon univers.



“Nous espérons tous que nous rentrerons à la maison un jour et que la situation redeviendra normale en Syrie.”

Um Mohammad, Homs

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Je ne perdrai pas espoir

Nous vivions paisiblement à Karm el-Zeitoun, près de Homs, avec des voisins de toutes les confessions. Mais la situation s’est dégradée avec l’intensification des bombardements. Un climat de méfiance s’est installé et les habitants ont commencé à fuir la région. Nous avons d’abord voulu rester, mais les descentes se sont multipliées, et donc les risques d’affrontements. Nous avons été contraints de partir.

Des voitures sont venues nous chercher. Nous avons été répartis en plusieurs groupes, au hasard. Nous sommes partis dans la zone d’al-Shababieh, près de Baba Amr : mon fils de 10 ans avec un premier groupe, mon mari avec un autre et moi, accompagnée des autres enfants, avec un troisième.

Les deux groupes nous ont rejoints deux jours plus tard, mais mon mari et mon fils n’étaient plus avec eux. J’étais terrifiée, j’ai beaucoup pleuré. Surtout après avoir appris les détails du massacre de Karm el-Zeitoun, qui a eu lieu lors de notre départ et a coûté la vie à 360 enfants.

Je n’ai pas pu arrêter de pleurer durant trois mois. Je regardais la télévision désespérément, attentive aux images des enfants massacrés, priant pour que mon fils n’en fasse pas partie et implorant Dieu de me dire s’il était mort ou vivant. Je vivais à la fois dans l’espoir et le désespoir. Je suis devenue violente et je me suis mise à battre mes autres enfants.

J’ai fini par apprendre que mon fils était dans un autre groupe qui s’était rendu à Talbiseh. Je suis donc allée le chercher, accompagnée de membres de ma famille. Lorsque je l’ai aperçu, j’ai bondi de joie, mais j’étais incapable de parler : je ne pouvais arrêter mes larmes.

Ce n’était qu’une demi-joie, car mon mari n’était pas encore revenu. Après quelque temps, nous avons découvert qu’il avait été martyrisé le jour de notre départ : nous n’avions donc plus aucun moyen de subsistance. J’ai alors pris la décision de me rendre dans les camps de réfugiés du Liban avec mes jeunes enfants.

Trois années se sont écoulées depuis notre arrivée. Nous survivons grâce à l’aide des Nations Unies, qui se fait de plus en plus rare. Les parents de mon mari vivent avec nous. Tous deux sont très vieux et sa mère est handicapée. Ils ont besoin que l’on s’occupe d’eux et je suis la seule à pouvoir le faire. Je suis très triste de ne pas avoir pu inscrire mes enfants à l’école.

Nous espérons tous que nous rentrerons à la maison un jour et que la situation redeviendra normale en Syrie.

Je reste optimiste, je ne perds pas l’espoir de rentrer... Je ne perdrai pas espoir.

Nous avons connu de terribles épreuves et il faut que cette situation cesse.

“Comment expliquer ces massacres à nos enfants ? Comment retrouveront-ils le sourire ?”

Um Nofal, Hama

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Par où commencer ?

Par où commencer ? Les mots ne suffisent pas pour décrire cette tragédie. Ma sœur a été tuée avec tous ses enfants, à l’exception d’un petit garçon qui lutte désormais contre la mort et ne tardera probablement pas à rejoindre sa famille.

Je le considère désormais comme l’un de mes enfants. Je l’aime, je prends soin de loin, mais je ne peux pas m’empêcher de fondre en larmes lorsque je le prends dans mes bras. Et lorsqu’il pleure, nous pleurons tous pour lui.

Nous vivions au village. Ma maison était à l’abri du danger, puisqu’elle est faite de béton et de ciment, contrairement à d’autres, en terre. Mes frères et sœurs venaient se réfugier chez moi dès que le village était bombardé. Les villageois étaient de différentes confessions, mais tout le monde cohabitait paisiblement. Nous partagions nos joies et nos peines, et malgré tout ce que l’on a pu dire sur les comportements sectaires, notre intimité et notre amour n’ont jamais été mis à mal.

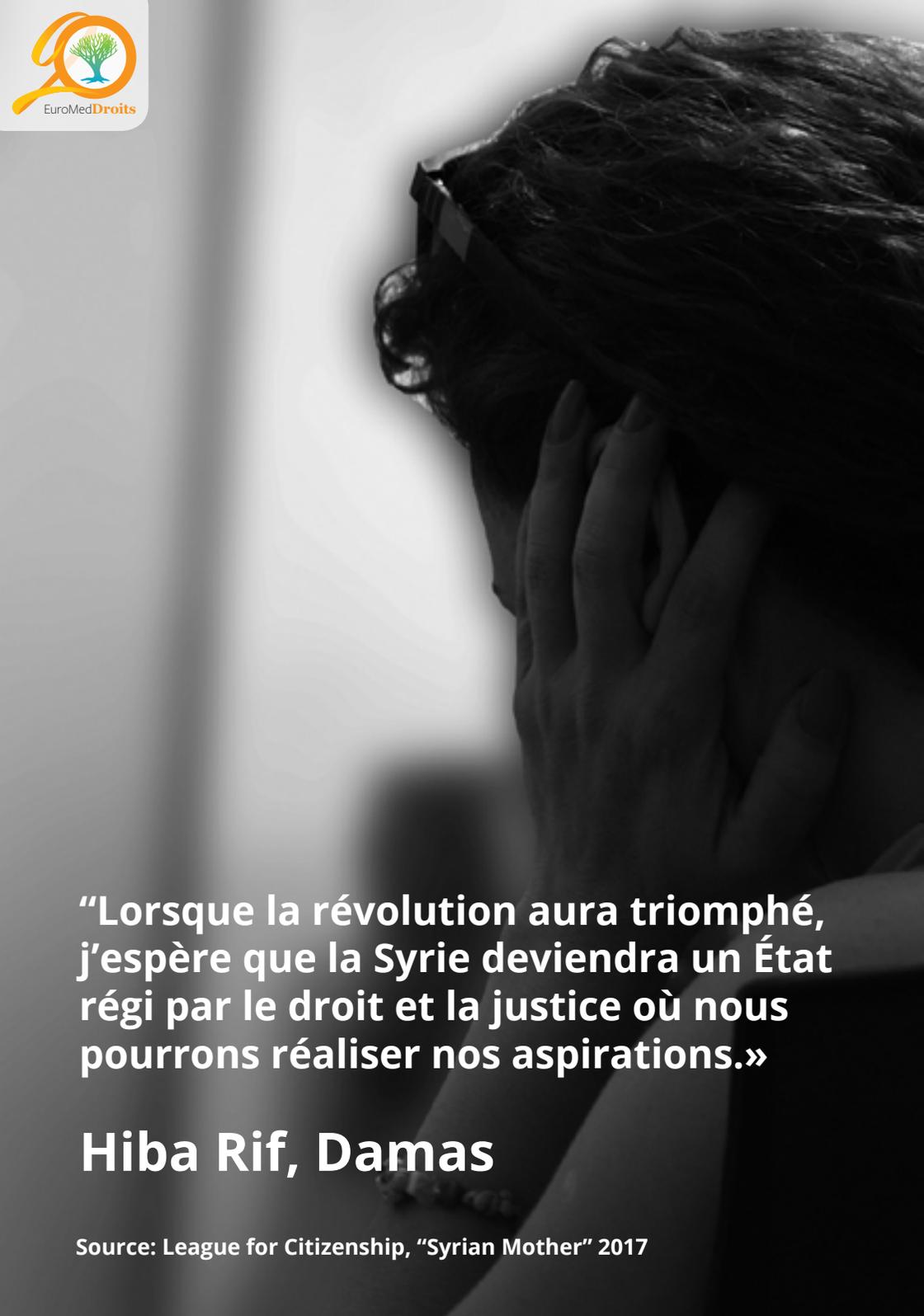
Lorsque les affrontements se sont intensifiés, je suis parti à Hama avec mes enfants, puisque nous y avons une maison. Nos voisins et notre famille sont restés dans le village. J’ai donné la clé de ma maison à ma sœur : elle y est plus en sécurité que sous son toit en terre.

Une nuit, les bombardements ont redoublé de violence. Une roquette a pénétré dans la chambre où ma sœur se cachait avec ses enfants. Elle est morte sur le coup, de même que deux d’entre eux, et le petit est resté là, témoin de cet effroyable massacre.

Le lendemain matin, les familles ont enterré leurs martyrs le plus vite possible, craignant d’autres bombardements. Certaines mères n’ont pas pu dire adieu à leurs enfants, leurs sœurs, leurs frères. D’autres sont morts en ne laissant que des dépouilles partielles. Tant d’habitants ont été enterrés sans cérémonie, sans adieux.

La situation de mon neveu est sans espoir : les médecins ne veulent pas le garder à l’hôpital. Mes enfants se sont énormément attachés à lui et l’entourent à longueur de journée. Ma petite fille m’a même demandé : « Puis-je lui donner un peu de ma vie pour qu’il survive ? » Mes enfants me demandent comment ils peuvent aider les enfants blessés. Que suis-je censée leur répondre ? Comment leur expliquer ces massacres ? Comment retrouveront-ils le sourire ?

Nous sommes pacifiques. Tout le peuple syrien est pacifique et bon, mais ces événements minent notre capacité de résistance.



“Lorsque la révolution aura triomphé, j’espère que la Syrie deviendra un État régi par le droit et la justice où nous pourrons réaliser nos aspirations.»

Hiba Rif, Damas

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

On nous a volé nos rêves

Un jour de 2012, je me dirigeais vers Douma au volant de ma voiture, transportant du matériel médical, des poches de sang, des couvertures et des médicaments pour enfants. Je me suis approchée du poste de contrôle sans crainte, car je suis de la région et appartiens aux « minorités » : les militaires ne devraient donc pas fouiller ma voiture. Mais arrivée au poste de contrôle, on a ouvert ma portière, puis on m’a empoignée par les cheveux avant de m’enfoncer un sac noir sur la tête, de me menotter et de me jeter dans une autre voiture. En tout, l’opération a duré moins de 90 secondes pendant lesquelles les militaires n’ont cessé de m’insulter.

Ils m’ont conduite dans un quartier voisin, m’ont confisqué mes affaires et m’ont fouillée de manière inappropriée. Durant les deux heures que j’ai passées là-bas, ils se sont rendus chez moi, ont volé mes affaires, mon ordinateur, et ont menacé mon fils de 13 ans. Ils m’ont ensuite amenée à un centre de détention militaire, puis à un autre.

Le sac qui entourait ma tête était percé, de sorte que j’ai pu observer les lieux. J’étais dans une salle de torture équipée d’un lit. J’ai aperçu mon ordinateur portable posé devant un enquêteur : ils avaient fait une descente chez moi. J’étais alors obsédée par la pensée de mon fils. Était-il à la maison ? L’avaient-ils arrêté ? Lui avaient-ils fait du mal ? Je voulais simplement être sûre qu’il était en sécurité.

Il se passait parfois des journées entières sans qu’on m’interroge. On m’appelait, on me faisait attendre pendant des heures sans dire un mot, puis on me renvoyait dans ma cellule. J’ai passé 9 mois en prison, où j’ai appris à mentir pour me protéger, mais aussi mon entourage, et à m’adapter à la faim, aux poux et à l’absence d’hygiène (j’ai passé jusqu’à 40 jours sans prendre une douche).

En sortant de prison, je connaissais l’informatrice qui m’avait signalée, mais je n’ai jamais cherché à me venger. Je suis sûre qu’il sera puni un jour.

Lorsque la révolution aura triomphé, j’espère que la Syrie deviendra un État régi par le droit et la justice où nous pourrons réaliser nos aspirations. Nous avons commencé par un rêve et nous sommes engagés sur la voie de la révolution en espérant parvenir à nos fins, mais on nous a volé nos rêves.

J’espère que ce carnage prendra fin et que nous pourrons vivre et élever nos enfants convenablement. Si le peuple syrien avait été aux commandes, nous n’en serions jamais arrivés là.



“J’espère que le sang de nos enfants et nos larmes n’auront pas été versés pour rien.”

Sahar Hasan, Al Hassakeh

Source: League for Citizenship, “Syrian Mother” 2017

Elle reviendra demain

À la campagne, nous vivions à l’abri du danger. Même lorsque les manifestations se sont étendues à toute la Syrie, nous en entendions uniquement parler dans les médias (enlèvements, meurtres et arrestations). Mais le 25 janvier 2013, un désastre a frappé ma maison. Nous avons appris que Samar, ma sœur jumelle, avait été enlevée.

Samar s’était rendue à Hassaké pour y faire des achats, mais n’est jamais revenue. Nous ne sommes pas assez riches pour verser une rançon aux ravisseurs et ni mon père, ni le mari de ma sœur, ni le mien ne sont des agents de l’État. Nous nous posons de multiples questions. Qui l’avait enlevée ? Comment avait-elle été enlevée ? Pourquoi ? Mais elles sont toutes restées sans réponse. Ma sœur a trois petites filles dont je suis désormais responsable. Chaque fois qu’elle m’interroge au sujet de leur mère, je leur réponds : « Elle reviendra demain. »

J’ai encore espoir qu’elle reviendra un jour. Chaque fois que l’on sonne à la porte, mon cœur s’emballe, mais je suis toujours déçue. Je me suis mise à rêver d’elle : je la voyais prisonnière dans des endroits confinés, des cellules ou des cachots, elle criait, elle m’appelait à l’aide et j’étais incapable de tendre mon bras pour la secourir. Plus d’une fois, je me suis réveillée en hurlant et je suis sortie dans la rue en criant son nom, car je la sentais si proche de moi.

Les jours ont passé, la situation s’est dégradée et des groupes armés ont fait leur apparition sous différents noms. D’abord al-Nosra, puis Daech, qui ont imposé le voile, ont interdit le tabac et ont durci leur emprise sur la vie des habitants, qui se sont alors mis à fuir. Mais je n’ai pas pu partir, parce que j’espérais le retour de ma sœur et que je devais m’occuper de mes nièces. En septembre, la vie était devenue impossible et les aînés ont estimé qu’il fallait évacuer la ville après nous avoir assurés que la route était libre.

À peine étions-nous partis qu’une pluie de missiles s’est abattue sur nous. Je me suis évanouie et n’ai repris conscience qu’après être arrivée dans un village voisin. Là, on m’a informée que mon fils de quatre ans avait été tué par les bombes et qu’il était enterré dans le village. Mon petit m’a quittée sans que je puisse lui dire adieu. C’est devenu un ange placé entre les mains de ma sœur, Samar.

Ma sœur m’est réapparue en rêve, mais je la vois à présent nourrir mon fils, en prendre soin et l’élever. Ces rêves étaient mon seul moyen de ne pas perdre ma patience et mon courage.

En tant que mère et que citoyenne syrienne, j’espère que notre pays connaîtra à nouveau la paix. J’espère que le sang de nos enfants et nos larmes n’auront pas été versés pour rien. Je prie pour que Dieu insuffle la patience à chaque mère ayant perdu un enfant.